Le Bureau de la Banque mondiale présente

CAMEROUN

UNE VISION

CONTEMPORAINE IV

MERCREDI 26 JUIN 2014



Permanent Art Exhibition at the World Bank

Boris Nzebo Hervé Yamguen Louis Epee Ginette Daleu Hervé Youmbi Justine Gaga Emile Youmbi The World Bank is delighted to present to you the 4th edition of *Cameroun*, *une vision contemporaine*, *Acte IV*, in partnership with the Yaoundé Hilton Hotel.

This year again, we are welcoming an exhibition of contemporary Cameroonian art that show-cases a fresh and colorful vision of talented Cameroonian artists who share their universe with us. Through a selection of paintings, drawings, pictures and sculptures, this exhibition not only highlights the rich history and vitality of modernistic artistic practices in Cameroon, but also reveals the potency of images and ideas to shape the lives of people, communities and societies.

Each artist has his/her own unique way of touching our heart and soul that makes us travel and dream. The World Bank's role in Cameroon is to be a catalyst and partner for development and for a world free of poverty. Our office provides an open space where ideas and knowledge are shared with the rest of the world. Art can be all of that, and by encouraging Cameroonian artists, we can achieve a goal together: Connecting people. With our sincere congratulations to the artists, we invite you to enjoy this exquisite collection.

Gregor Binkert Country Director



Boris Nzebo

Lui, c'est en quelque sorte le benjamin de la "tribu" des plasticiens contemporains de Douala qui poussait tout à fait incognito, sans aucun tapage, dans son petit coin. L'appel de l'art a commencé par un détournement remarquable des enseignes peinturlurées et tellement kitsch des kiosques de coiffeurs. Qui donc a dit quelque part, un jour, il y'a belle lurette, qu'aux âmes qui sont bien nées, la valeur n'attendait point le nombre des années ? Arborant assez souvent un sourire désarmant, le jeune Boris Nzebo est une illustration éblouissante du fameux et vieil aphorisme cornélien. Coup d'essai, la première exposition solo à l'espace doual'art en 2013 de cet autodidacte, fut de l'avis général un coup d'éclat magistral. Rien à voir sur tous les plans avec ce que ses aînés et devanciers faisaient jusque-là. Ceux qui connaissaient déjà son travail ne furent pas surpris.

De son modeste atelier niché à Village au prestigieux "white cube" de Bonanjo, ses tableaux avaient toutefois triplé de format dans cette translation vers la reconnaissance, au bas mot. Une dilatation pertinente émancipant la perception de l'étroitesse antérieure. Comment ne pas être d'emblée conquis et carrément éberlué face à ces immenses toiles où le fouillis pourtant complexe de la ville bidon est réduit à ce treillis si ajouré ? De cette syntaxe toute en lignes verticales, horizontales, anguleuses, courbes, stries et arabesques, partitionnant la surface comme un puzzle unidimensionnel vaguement euclidien, émerge un paysage urbain qui nous est familier. Celui constitué tout de bric et de broc des quartiers, du kwat comme on dit, avec ses masures de fortune édifiées avec du caillebotis alias "karabote".

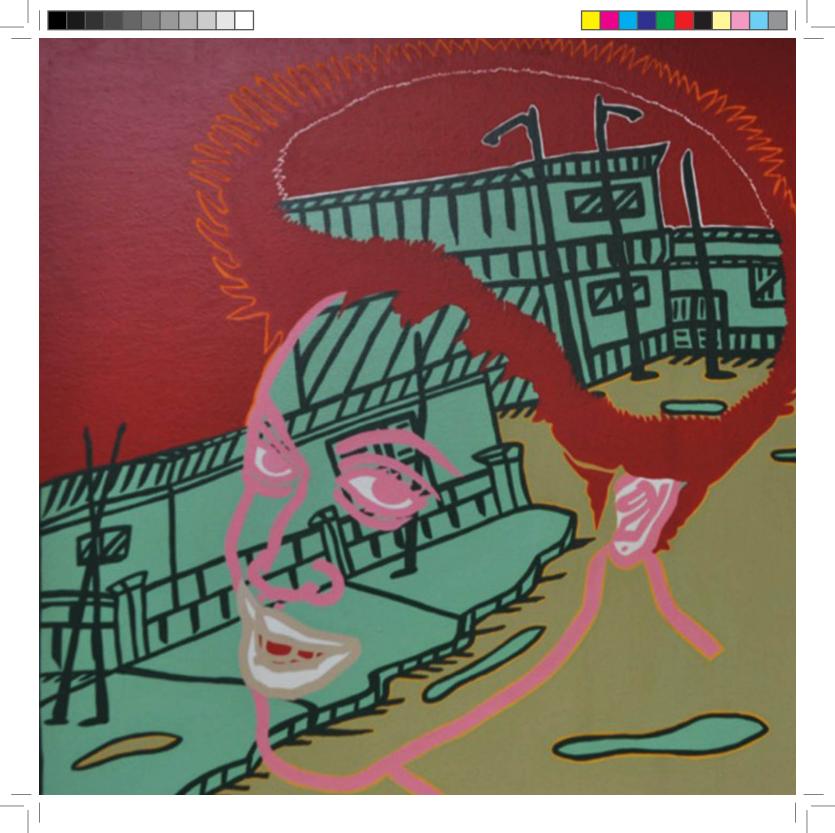
Le Pop Art américain ? Lui pas connaître ça, le beau Nzebo. Et pourtant, il y a comme un air de Roy Lichtenstein dans cette écriture épurée, fluide, toute en contours, escamotant l'épaisseur scabreuse de la réalité. Ici un fût, là une boîte, ou un gallinacé planté au bord d'une scène quotidienne. Il y a du rythme dans cette facture toute en hachures du Boris qui parle d'enchevêtrement spatial et ouvre une fenêtre sur des paysages mentaux, indéniablement espiègle et non sans un zeste de tendresse. Dans un autre registre d'expression faisant usage d'une drôlerie fichtrement grinçante à l'occasion, l'artiste n'hésite pas à juxtaposer dessin et photographie dans l'espace du même cadre pour produire des instantanés insolites de cet univers urbain pas mal déglingué.

Galeriste anglais visitant des ateliers en Décembre 2013 dans le cadre du S.U.D saison 3, un Jack Bell tomba sous le charme de cette fraîcheur plastique. Il prit fait et cause pour elle. Tant et si bien que le petit dernier de la 'tribu" expose incessamment à Londres, fief de collectionneurs avisés et de la valeur sous toutes ses formes.

Lionel Manga



© "Afrodisiaque" Acrylic on canvas 100x100 cm





Hervé Yamguen

Et si les plasticiens qui sont établis au voisinage nord de la latitude zéro, en Kamerland, se lançaient en archéologues éclairés par leur seule flamme artistique, à la recherche du tant perdu pendant et depuis la séquence coloniale, fauteuse d'assimilation et d'une aliénation qui dure ? Et s'ils réinvestissaient par ces temps incertains de globalisation marchande et d'uniformisation culturelle le délaissé, les arcanes disqualifiés sans vergogne par une prétentieuse et triomphante modernité, pour propulser leurs gestes créatifs vers des horizons inédits ? Pour Hervé Yamguen, il y ira peut-être désormais d'un avant et d'un après, à la lumière vive de cette double interrogation.

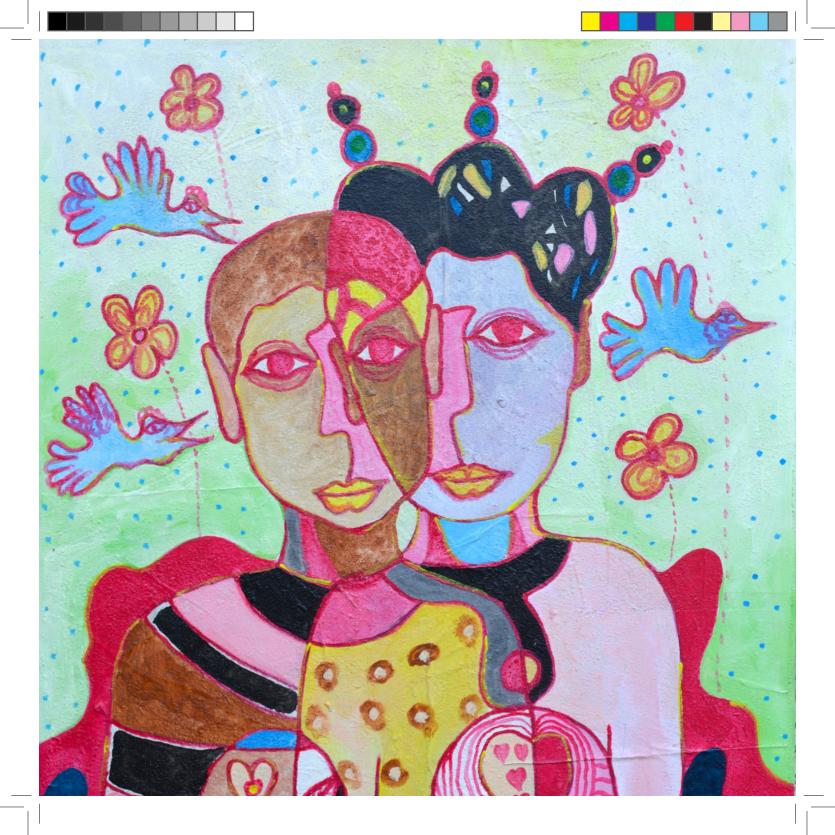
Le kid de New-Bell, alias Pays, entame une nouvelle saison créatrice sous le signe d'un retour progressif aux sources vernaculaires. Nostalgie romantique du passé ? Que nenni ! Féru de Michel Serres et de sa réflexion subtile cousue au fil de la poésie, H.Y sait par le lumineux philosophe français doublé d'académicien, ce que l'archaïque peut receler parfois, sinon souvent, de contemporain. Il se pourrait bien que l'arrimage aux codes esthétiques de la modernité artistique en Occident ait fait son temps et montre de plus en plus ses limites. Tout simplement. Pour sûr, la statuaire today ne sera plus ce qu'elle était naguère, à l'aune liturgique et cosmique des rituels animistes.

Capitalisant sur son déjà long parcours antérieur, H.Y peut bien se permettre de décliner les motifs récurrents de son langage pictural en sculptures parées de perles. Des petites mains méticuleuses sont par-là passées. Soit un réel savoir-faire mis ici en œuvre pour la cause par l'artiste. Qui entend avec ce geste collaboratif faire fi de l'egomania sévissant dans le canton des faiseurs de signes. Une chaîne de valeur artistique se fait jour dans ces œuvres tridimensionnelles. Les amateurs se sont rués dessus récemment encore à Abidjan, où Hervé se trouvait en résidence: au bord de la lagune Ebrié, le génie artistique rencontre généralement un franc succès. Se plaçant dorénavant sous le signe de l'oiseau du côté de la peinture sur châssis classique, il advient de toute évidence à ce Yamguen nouveau une sérénité tranchant nettement avec la tourmente à connotation libidineuse d'hier.

Qui se plaindrait de cette évolution esthétique ? Successeur de son père décédé depuis quelques années déjà et tenu de prendre sa relève dans les ordres initiatiques du terroir Bandja, l'homme en communion dorénavant avec les esprits ancestraux commence d'écrire une nouvelle page de sa présence au monde en tant qu'artiste, et ces sculptures le proclament sans recul. Une maxime bantoue de haute volée affirme que le monde est une chute de chimpanzé, il se perturbe et il se restaure.



© "L'Un dans l'Autre" Acrylique sur toile 100 x 80 cm





Louis Epée

Par certaine saison et selon la teneur de l'atmosphère en vapeur d'eau, il est des transitions nuit-jour où le firmament accouche de l'aube dans un spectre de bleu qui se dilue progressivement jusqu'à ce qu'un rai de lumière rougeâtre annonce le retour du Soleil sur l'horizon et l'embrasement aussi spectaculaire que rouge-orangé d'icelui. Les surfaces monochromes de Louisépée ont pris le parti du mutisme des extases inaugurales de notre sensibilité spécifique et remontant loin en amont dans la lignée humaine. De ces expériences mentales et esthétiques proprement bouleversantes, les engrammes corticaux constituent à n'en pas douter un patrimoine de l'humanité aussi diffus que l'est le fond cosmologique, cette trace laissée par le Big-Bang dans l'Univers primordial et accessible seulement avec un instrument d'observation sophistiqué comme Hubble.

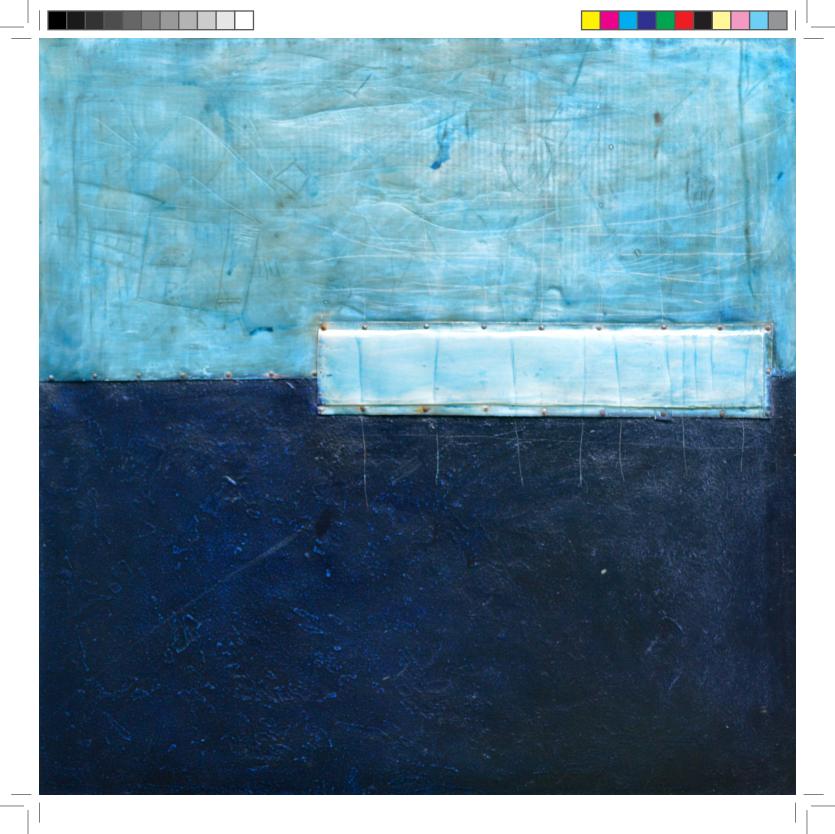
Il est définitivement établi par l'archéologie que l'art rupestre a pris naissance sur le sol d'Afrique, il y a déjà 100 000 ans. Ouaille very assidue des leçons d'histoire négro-africaine du RP Engelbert Mveng, au temps de son apprentissage académique, et imbu des traditions des gens-de-l'eau, le mouna sawa revendique cette formidable antériorité. Ayant renoncé sur un coup de tête au parcours universitaire qui devait le conduire à embrasser une profession médicale, sa palette ne se prive point de faire une entorse lorsque besoin est au rouge, au noir et au blanc du canon africain de la couleur consacré par l'érudit Jésuite, tragiquement disparu.

Cette vénérable triade chromatique reprend toutefois du service non loin, sous une forme torturée manifestant sans équivoque la rude empoignade du plasticien avec la matière, dans une coalescence éruptive et informe. Autant les surfaces monochromes procèdent d'une source infra-conscientielle, qui laisse au regardeur l'entière latitude d'y voir et trouver ce que son esprit lui suggère, autant cette allégorie du feu divin se veut le signe d'un geste raisonné, la traduction plastique d'une certaine idée du chaos originel. Le fond noir étant l'espace d'inscription de tous les possibles en gestation au coin du tableau, un domaine homogène, vierge, inéluctablement promis à la différentiation.

La multimillénaire saga des bipèdes dotés d'un cerveau volumineux et à croissance différée, passe en ces jours de globalisation frénétique et irréversible par une phase hautement critique. Les jubilations triviales autant que de basse fréquence disponibles en abondance sur le marché du divertissement menacent de submersion l'intérêt pour les ravissements cosmiques qui nous élargissent pourtant depuis les tous premiers Hominidés s'extrayant du carcan animal. Ces sorties-de-soi ont le mérite de ce qu'elles sont : des affranchissements qui suspendent provisoirement le diktat de la matière et ses multiples avatars. Il y a de la poésie déposée au fond de chacun d'entre nous, un legs précieux de loin venu. Encore faut-il prêter attention à cette instance en quête de dilatation et d'impesanteur, qui se fait parfois petite voix intérieure.



© "MUTANGARI" Technique mixte 130x130 cm





Ginette Daleu

Alors que tous les plasticiens et les rares plasticiennes sont massivement établis à Douala ou à Yaoundé, elle a fait son trou à Mbalmayo. Mordue de dessin au grand dam des siens, cette passion dévorante lui assurait déjà au lycée une autonomie financière. La voie était ainsi toute tracée : je serai une artiste un point c'est tout et ceux qui ne sont pas contents peuvent aller se faire voir. Il faut assurément avoir du cran en bandoulière pour envoyer paître l'esprit de famille si conservateur. Là où d'autres, garçons comme filles, s'aplatissent piteusement devant sourcils froncés et promesses de malédiction, Ginette Daleu s'est cabrée comme un cheval sauvage qui renâcle au dressage. Elle a persisté et signé.

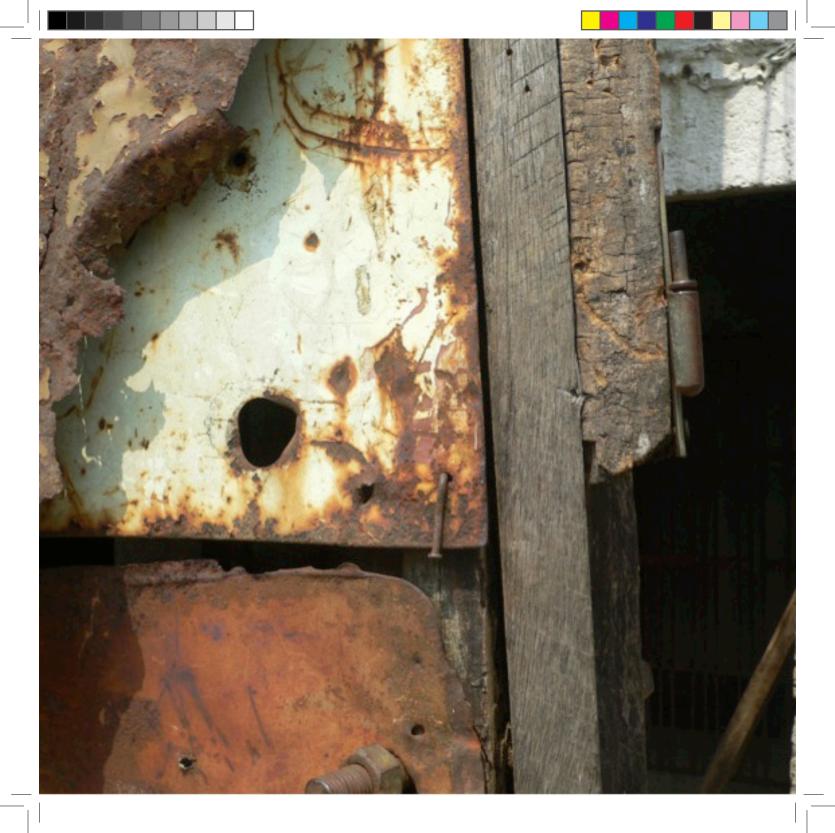
Ce n'est pourtant pas dans l'orbe de cette dissension intime et fondatrice que sa créativité s'ébroue. En revanche, cet ancrage résidentiel à Mbalmayo, agglomération de taille moyenne sertie dans une ruralité encore prégnante, palpable, à portée de main autant que de rétine, donne la latitude de s'interroger sur l'espace urbain, sur son essence et ses qualités, ou propriétés. Nous le pratiquons d'emblée comme si l'exercice allait de soi, mais il n'en est strictement rien. Ecoutons Georges Perec, écrivain bleu-blanc-rouge et l'auteur du décapant Espèces d'espaces, un ouvrage culte pour les potaches qui étudient en France l'architecture : «Le problème n'est pas d'inventer l'espace...mais de l'interroger, ou, plus simplement encore, de le lire, car ce que nous appelons quotidienneté n'est pas évidence, mais opacité...»

Autrement dit, une certaine ingénuité avec laquelle nous allons et nous venons dans l'espace urbain n'est juste pas de mise. La dira-t-on alors usurpée ? Il n'y aurait là que fanfaronnade... Cette posture sceptique a certes de quoi en décontenancer effectivement plus d'un, absolument convaincu de sa maîtrise. C'est dans cette suspension de la naïveté que la Ginette a pris ses quartiers artistiques. Les résultats de son investigation apparaissent ici dans les deux séries, Architextures et Les introuvables. Zéro transparence qui vaille pour une sensibilité qui se heurte frontalement à la saturation, entre les devantures chargées que sur la toile diverses techniques restituent habilement, ou la vision en photographie macroscopique d'un matériau récurrent dans ce contexte comme la tôle dans tous ses états, neuve, rouillée, froissée, déchiquetée, ou même le bois : les effets optiques à cette échelle de prise de vues sont véritablement bluffants.

La sensation d'impénétrabilité qui s'en dégage rend justice au verdict de G. Perec : il y a de l'opacité. Et ne pas le voir ou ne pas l'intégrer, l'ignorer, c'est foncer droit dans le mur comme un taureau sur ce chiffon rouge que le toréador paré pour l'estocade de la mise à mort agite au centre de l'arène. On comprend alors du coup pourquoi nos grandes villes sont dans l'état calamiteux et désespérant, comateux, où elles se trouvent toutes.



© "Les introuvables" Impression sur bâche





Hervé Youmbi

Il va et il vient avec son air débonnaire, un jour ici, un autre jour là-bas, demain ailleurs, bour-linguant sur la planète bleue au gré des sollicitations. Et elles ne manquent pas. Monsieur était hier encore à Addis-Ababa, invité de l'Union Africaine pour une réflexion prospective sur l'art à l'horizon 2063. Ne pose pas un jour ses valises et ses neurones de plasticien à New-York qui veut. Le parcours on ne peut plus méritoire de ce pur produit 100% IFAS de Mbalmayo, lui vaut de figurer actuellement parmi le corps enseignant de l'Institut des Beaux-Arts de Nkongsamba. Une position qui stipule formellement reconnaissance de son expertise et de son talent.

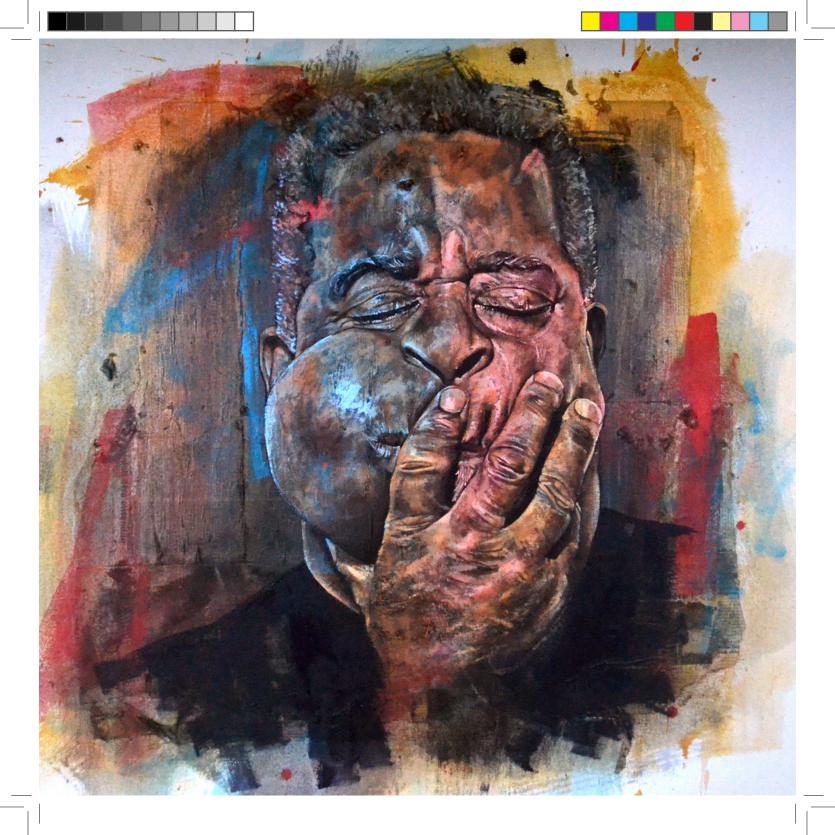
Sur la scène camerounaise dédiée à l'art contemporain, Hervé Youmbi est probablement, parmi les artistes s'en réclamant tacitement, celui qui me semble avoir le mieux appréhendé la dimension non-rétinienne du travail d'un plasticien et la met en œuvre, telle que le très déroutant Marcel Duchamp l'entendait en son temps, mais le parallèle s'arrête là avec l'inventeur iconoclaste du ready-made. Chez H.Y, il n'y va pas forcément de procurer un quelconque plaisir à la prunelle d'un regardeur : cette médiation optique le confrontera davantage à une pensée explicitée par l'oeuvre.

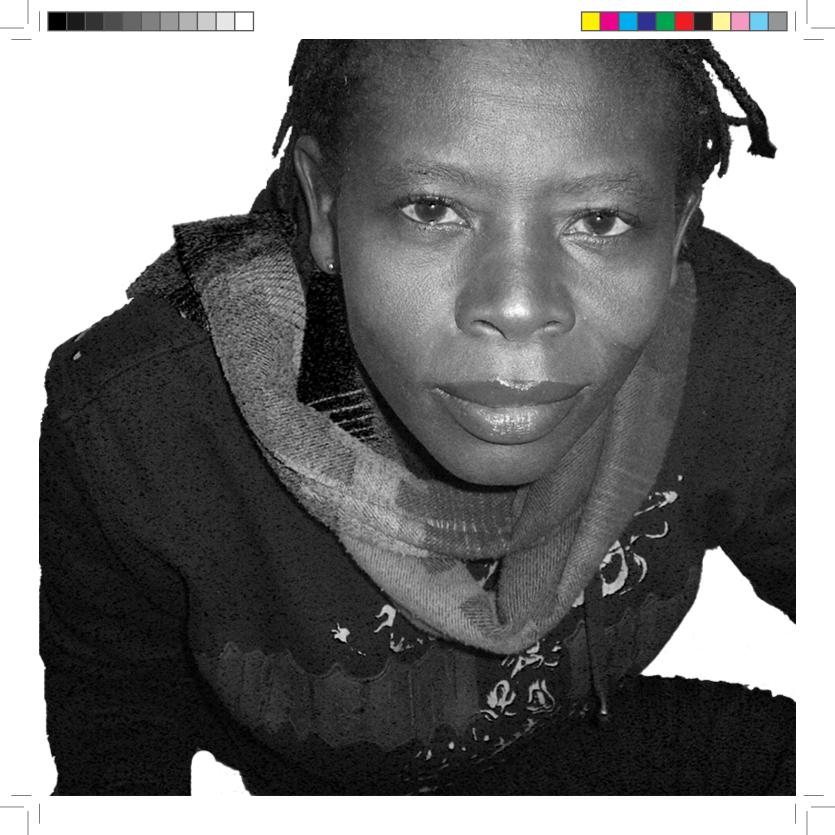
L'homme prend des risques souvent dans son travail artistique qui ne se prive pas de jouer avec le feu, sachant la frilosité de l'establishment politique de ce côté du monde. Les turpitudes qui affligent et freinent l'essor du continent africain dans l'Histoire sont en effet un de ses thèmes récurrents. Dans le contexte local perclus d'amnésie, la mémoire, avec ses enjeux, n'est pas en reste non plus de ses préoccupations. Il suffirait pour s'en rendre de visu compte, d'aller traîner ses guêtres dans un accueillant jardin de Bonanjo à Douala, où les héros de la lutte pour l'Indépendance du Cameroun trônent ostensiblement sur un mur mitoyen au Palais de Justice...

Mais le grand dada du Youmbi qui aime bien changer de frimousse au gré des circonstances, un coup il monte et descend avec la tête drealockée, un coup elle est plus sage, reste incontestablement le portrait où l'artiste excelle.



© "123 Jazz " (Dizzy Gillespie) Acrylique sur toile 130x100 cm





Justine Gaga

Il est dans la périphérie immédiate de la turbulente Douala, entre mangrove et macadam, un insoupçonnable havre de sable et de verdure, Bonendalé. De son passé effacé de comptoir colonial allemand subsistent néanmoins quelques ruines rongées par les intempéries et enfouies dans la végétation luxuriante. Plantés dans cet écrin de quiétude intemporelle suscitant la déambulation rêveuse, quelques arbres diffèrent cependant des autres par un détail non naturel, en ce qu'ils portent un signe repérable pour peu qu'on soit attentif.

Une silhouette anthropomorphe gravée en creux sur le tronc et noircie : on dirait un gisant debout. Ou un fou à lier enserré dans une camisole de force. C'est la "marque déposée" de Justine Gaga, mais pas lady pour un sou. Mademoiselle nous revient de la Biennale de Dakar 2014 auréolée d'un deuxième prix décerné par le Ministère de la Culture et du Patrimoine du Sénégal, pour son œuvre Indignation : une installation de bonbonnes de fréon qui s'en prennent entre autres malheurs du monde et avec virulence, à la déraison du capitalisme au 21ème siècle, fauteur de misère humaine sous toutes les latitudes du Globe et vecteur d'entropie. L'inoubliable Stéphane Hessel n'est pas très loin...

Juste consécration et récompense, dira-t-on, pour cette jeune femme humble qui mène sa barque créative sans tambour ni trompette depuis quelques saisons. Fleuron féminin du vivier Art Bakery, sa personnalité artistique est branchée sur une scène primitive gravée à jamais dans sa mémoire vive : la vue du dos lacéré de son père. Un photographe qui se montra trop curieux à une époque où c'était absolument un vilain défaut dans le Cameroun battant pavillon d'autoritarisme. Mal lui en prit donc avec le zélé système immunitaire. Qui fit alors passer sans ménagements à cet anticorps l'envie de fureter. Sous la houlette du preux Goddy Leye, après en avoir expérimenté d'autres, l'obstinée Justine a tracé son sillon patiemment, à l'écoute quotidienne du poète-vidéaste trop tôt disparu.



© "L'ombre de moi-meme" Impression sur bâche 250 cm x 500 cm

sitence a labrication Concrete de l'aliena tion du peuple >> Silence ((Sabaication Concrete de la lienation de propi POUVOIT , POUVOIT POUNDIE, POUNDIE Brusquement je suis tombe malaise maleise it Veux Sauver ma Pear Queun nespect des valeur des valeures , des valeurs , des Valeurs des valeurs, des valeur Ladministration Cadministration , toujours Codministration en el ticore L'administration l'alient Mexica mail stees tmake eville's je n'avais plus d'amis, ob mataniki ((t) d'amis . clus d'amis elus ES CHOQUEUX jetais oblige de divisioner eschoque. de dem sciotinen de demisiones Property and P un monde sons menere, sansi PACKS QUEEN mic in a moral and one out one Couloir densit Deut abut obes, obus voita ce que nous sommes de TOUR Herolica Desitation. Venus Villa Cequenty Somms les portes se farment, to femal L'emistre de moi Insecusité insecusité, ascenit madeflower ele mail an Emil . on people ou service do function manipulation. Landau of the L naire, un peuple ou services program paral frequency married Seasons du lenctionnaire lenchon People Sens Rid Manigo Ly Very DITE South naint lanctic People Sans to econité inscente insecuell Combitation histoire-Correption Corruption corruption ma Hille Ste Liberto dibade ou cu me chance aucune Elizabeth and Bank P. How Language out une Chance queune A 16" PAUL DELLE. wie to prisen, vive la prisen



Emile Youmbi

Les Aztèques assurent que le langage préféré de Dieu, c'est celui des fleurs et des oiseaux. Autrement dit pour eux, la poésie. Entre les trilles enjoués et les livrées vives des uns et des autres, il est indubitable que les sons et les couleurs présents dans la nature font de fait éminemment signe. Est-ce de ce chatoiement que les premiers artistes tirèrent leur palette chromatique initiale ? On peut en effet le présumer sans forcément faire parole d'évangile de cette supputation pragmatique. Que cherchaient-ils donc à fixer sur les parois rugueuses des grottes, ces pionniers de la représentation ? Quelle hantise intime ? Que voulaient-ils rendre présent à leurs contemporains et qui les obsédaient, par le truchement du médium plastique ?

Face à un tableau d'Émile Youmbi, ces interrogations fondatrices reviennent, mais à nouveaux frais en quelque sorte : c'est peu dire que le contexte du geste artistique a changé entre temps. L'intensité des couleurs en impose au premier abord à la prunelle en requête de repères, qui veut s'accrocher à un indice familier, à une évidence. Foules. Des silhouettes indéfinies, imprécises, émergent dans une inépaisseur à dominante rouge et vaguement transparente. Celui ou celle qui cherche dans cette coalescence à voir n'y est pas encore. Et pour cause : y'a rien à-voir en tant que tel.

Il y va davantage d'expérimenter une présence manifestant le principe de l'énergie qui anime les choses et les êtres. L'invitation au voyage youmbien commence à cette aune par une traversée des apparences, pour plonger la tête la première dans le monde des émanations fluidiques et radiantes. L'extériorité accessible aux sens n'est que le masque d'une intériorité autrement plus essentielle, et à s'y tenir, on risque fort de passer à côté du principal. Comme les étourdis qui prennent encore des vessies pour des lanternes, ou voient seulement l'index qui montre la Lune au lieu de l'astre. «No make erreur!», dirait le valeureux Lapiro de Mbanga. L'à-voir est fugace et cette obsession répandue peut conduire dans des impasses pathétiques devant une toile, ainsi que dans la vie réelle. Qu'avons-nous donc fait du sentir qui précède réfléchir?

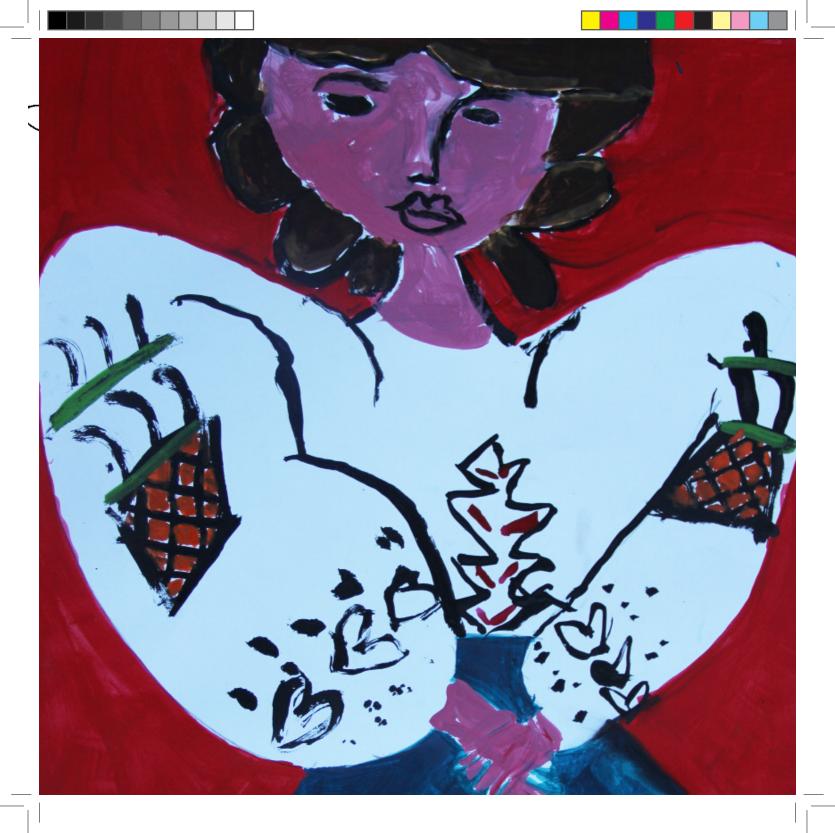
Les sculptures longilignes de l'Émile rendent compte pareillement à leur tournure svelte de sa quête obstinée de cela qui est tapi au creux de toute réalité tombant sous les sens et dépouillée de tous ces épais oripeaux faisant tellement obstruction à la manifestation de l'Essence. Elles composent comme une ode à la nudité au point où elle est juste sérénité bouddhique, l'Éveil. Un état d'ouverture totale aux vibrations les plus ténues de l'Être. Un tel élargissement de soi vaut libération pour qui en prend hardiment le chemin, à s'éloigner sans peur ni remords des artifices puérils et des mirages fumeux de notre civilisation accablée de consumérisme et de subterfuges grotesques pour pallier aux assauts de la vacuité chronique.



© "Couple II"
Sculpture en Bronze
Hauteur: 180 cm









Tous nos remerciements à Anne-Lise Fotso, Odilia Hebga, Gina Bowen, Valérie Njam-Moulet, Laurence Hougue, Carine Mbeido, Carole Ndjitcheu, Natalie Tchoumba, Jeanne d'Arc Edima Ebodé, Gabriel Honoré Ndi, Moussa Njoya, Paul Mouche, Nguange Ndamnsa et André Eteme qui ont fortement contribué à l'oganisation de cet évènement.

Notre profonde gratitude à Gregor Binkert pour ses encouragements, à Roland Muntzer, Directeur Général de l'hotel Hilton de Yaoundé, pour son soutien, à Lionel Manga pour la magie de ses textes et à tous les artistes qui ont accepté de nous accompagner dans cette aventure, et sans lesquels cette exposition n'aurait pas été possible.

Textes: Lionel Manga Images et Catalogue: Anne-Lise Fotso Commissariat de l'exposition: Mamma Alim Ahmed

Connecting People and Ideas for Cameroon free of Poverty

www.worldbank.org./cameroon www.facebook.com/worldbank.cameroon

En partenariat avec le

